

CHAPITRE 12

Le Christ

Dans cet essai qui porte sur le personnage historique de Jésus plutôt que sur la question théologique du Christ, ce chapitre fera figure d'exception. Cela pourra étonner de vouloir distinguer les deux notions tant le personnage de Jésus et le Christ semblent indissociablement liés en la personne de Jésus-Christ. Mais l'histoire montre une évolution du concept en marquant une différence entre deux époques : le Christ du vivant de Jésus et le Christ postpascal. Pour bien comprendre ces débats, il suffit de poser la question la plus simple et la plus évidente : **qu'est-ce donc qu'un Christ ?** Car si de nos jours le sens de ce terme ne fait plus l'objet de débats, peut-on affirmer qu'il en était de même aux premiers temps du christianisme ?

Il ne fait pas de doute que la définition de ce terme a connu une longue préhistoire avant de se fixer définitivement à la suite des grands conciles œcuméniques des IV^e et V^e siècles que nous venons d'examiner. On peut envisager deux principales¹ définitions du mot Christ : la notion traditionnelle du Christ juif de l'époque de Jésus et la notion postpascale, élaborée par la théologie chrétienne paulinienne.

Le Christ, notion traditionnelle juive

Le terme *Christos* traduit le mot Messie et la théologie chrétienne insiste sur le fait que Jésus est bien le Messie attendu par les Juifs. Pourtant, ni le mot *Christ* ni le mot *messie* ne figurent dans l'Ancien Testament, même dans la Septante,

¹ Il existe aussi une notion gnostique du Christ, signe de la difficulté à trouver un chemin.

sa traduction grecque. Cette notion existe pourtant et elle est rendue par le mot « oint » : le Christ est l'oint de Dieu. Dans sa définition juive traditionnelle, le messie apparaît comme un personnage exceptionnel, souvent un guerrier, qui a reçu une onction divine conférée par un prophète pour avoir victorieusement conduit les destinées d'Israël à un moment crucial de son histoire. L'exemple typique du messie est David, oint par le prophète Samuel. Il s'agit donc d'un homme, un roi judéen victorieux, qui règne sur le peuple d'Israël.

Jésus est-il un tel Christ ? En toute objectivité, il n'en présente aucune des caractéristiques. Peut-être certains de ses partisans ont-ils fondé sur lui quelques espoirs et voulu qu'il soit le successeur attendu de David. Les évangiles montrent en effet qu'à plusieurs reprises, Jésus est interpellé par des passants qui l'appellent « Fils de David ». Il est aussi présenté entrant de façon théâtrale à Jérusalem, monté sur un âne et acclamé par une foule agitant des palmes, deux signes de messianité évidents pour les Judéens qui l'accueillent. Mais il fait également peu de doute que Pilate, bien renseigné sur l'état d'esprit des habitants, l'ait lui aussi considéré comme un candidat potentiel à la messianité : Galiléen, nazôréen, roi des Juifs, toutes ces appellations vont dans le même sens. Dans le témoignage de Flavius Josèphe consacré à Jean Baptiste, on retrouve la même crainte d'un homme au charisme exceptionnel, porteur du risque réel d'être suivi par le peuple, qu'il prétende être le prophète Élie enfin revenu, un nouveau prophète ou le Christ. L'histoire connaît à cette époque de nombreux candidats à la messianité, depuis Judas de Gamala vers l'an 6 jusqu'à Bar Kochba en 135. Les Romains sont habitués à de tels personnages et traitent ces révoltes engagées sous couvert de religion avec la plus grande brutalité, n'hésitant pas à raser des villes entières (Sepphoris) et à crucifier les insurgés par milliers.

Le Christ, notion postpascale

Ainsi qu'on l'a vu, le mot Christ est relativement rare dans les évangiles. Il n'apparaît qu'une cinquantaine de fois sur contre de quatre cents occurrences dans le corpus paulinien. Cette situation est anormale : si, comme l'affirme l'Église, les écrits pauliniens précèdent la rédaction des évangiles et que Jésus y est considéré comme le Christ, pourquoi le vocabulaire de Paul n'a-t-il pas été plus volontiers repris par les évangélistes ? Cette remarque vaut également pour l'expression complète Jésus-Christ ainsi que pour le mot Évangile.

Dans le vocabulaire paulinien, la notion juive est modifiée pour faire place à un personnage plus divin qu'historique, dont la mission essentielle a été, au

travers de son sacrifice et de sa résurrection, de sauver individuellement les hommes du péché et collectivement l'humanité du mal. C'est très différent du roi guerrier venu délivrer Israël de l'occupation romaine. Et un tel Christ ne justifie alors pas une mise à mort. Avec une rapidité surprenante si l'on s'en tient à la chronologie officielle de l'Église qui de ce fait, nous paraît douteuse, le Christ est devenu une divinité salvatrice à l'image de ce que proposent d'autres religions à cette époque. Certains ont voulu en reconnaître l'archétype en Jésus, mais évidemment pas en milieu judaïque. Il est très étonnant que cette définition postpascale du Christ, véhiculée par Paul, ait pu apparaître si tôt après la mort de Jésus et avant la destruction de Jérusalem, et également peu crédible que Paul ait pu « vendre » un tel concept de Christ rédempteur à des populations juives dispersées dans les cités grecques, tout en faisant référence à un Jésus qu'il ne connaît pas.

Le Christ théologique chrétien

Comme si le Christ paulinien n'était pas suffisamment complexe, la théologie a ajouté siècle après siècle d'autres difficultés. Depuis longtemps, on considère comme quasi-synonymes ou équivalentes les notions telles que le Christ, Jésus, le Verbe et le Fils. L'Église a soigneusement établi des liens entre ces notions et donné les réponses à toutes les questions qui peuvent se poser à leur sujet. Il en est résulté un concept théologique complexe, composé du Verbe existant depuis le commencement des temps, incarné sur Terre à une époque précise, à la fois parfaitement homme et parfaitement Dieu, né d'une vierge et de l'Esprit saint, mort et ressuscité, consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, coéternel du Père qui l'a engendré et non créé, autant d'affirmations éloignées des réalités historiques démontrables par un historien. Le credo de Nicée-Constantinople, complété et précisé à Chalcédoine, ne décrit plus un personnage historique présenté comme le messie d'Israël et successeur de David. Le Jésus-Christ constantinien appartient désormais au domaine de la foi plus qu'à celui de l'histoire. C'est une simple affaire de constatation et de logique et en rien une provocation que de l'affirmer.

Suite à ces évolutions, il a été soutenu avec une certaine pertinence que Jésus-Christ n'a pas existé, car du vivant de Jésus, il n'y avait pas de Christ, et une fois le Christ théologique paru, le Jésus terrestre était mort depuis longtemps. Il est temps de faire le point sur ces différents termes et leur utilisation et d'ajouter quelques détails.

Jésus

Sous l'appellation commune de Jésus de Nazareth, il s'agit du personnage historique présumé, désigné par son prénom et une prétendue localité d'origine. On peut dire approximativement où et quand il a vécu, attribuer à cet homme des paroles et certaines aventures, plus particulièrement dans les deux ou trois dernières années de sa vie. Si par hypothèse, il avait été accompagné par un chroniqueur dont nous retrouverions les notes, nous pourrions disposer d'une biographie, d'une chronologie et d'un verbatim. Pour attester de l'existence de Jésus, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit de faire confiance à l'histoire, même si elle est essentiellement de source ecclésiastique. Les musulmans admettent parfaitement l'existence de Jésus (Issa) fils de Marie, qu'ils revendiquent d'ailleurs comme leur avant-dernier prophète, mais sans croire en Jésus-Christ et sa divinité pour autant.

Le Christ

Ainsi qu'on vient de le voir, le terme *Christos* qui désigne le messie « oint » se rapporte non pas à une personne, mais à un statut. Il désigne les (rares) prêtres-rois d'Israël oints par un prophète. Jésus ne peut être ce Christ juif si ce n'est dans les espérances de ses partisans, car il fait peu de doute que les premiers successeurs de Jésus à Jérusalem, notamment son frère Jacques et sa famille, puis les nazôréens et les ébionites, ont vu ou espéré en Jésus un Christ fils de David venu restaurer Israël face au joug romain. Mais ce n'est pas cette signification juive qui a été retenue par le courant paulinien inspirateur de la théologie chrétienne. Dans les épîtres où il est abondamment fait mention du Christ, ce qui le caractérise n'est pas d'être le messie d'Israël, mais d'être ressuscité. Dans des écrits à coloration gnostiques, Christ désigne moins une personne humaine qu'un dieu. Loin du messie attendu par les juifs, c'est un *angelos christos*, sorte d'Éon, Verbe de Dieu, aux contours imprécis, mais appartenant clairement au registre du divin. On retrouve aussi partiellement cette approche au début de l'évangile de Jean. Cette question du Christ est un vrai débat : elle ne correspond pas aux événements historiques car Jésus n'a jamais tenu à son époque en Palestine et auprès des Juifs le rôle du messie-oint, Christ-roi ou christ-prêtre. Les évangiles ne montrent pas qu'il l'ait revendiqué quand bien il était pressé par d'autres de le faire. Plusieurs versets le montrent éludant le sujet ou voulant éviter que cela soit dit. Même directement interrogé par les autorités, Jésus reste évasif. En réponse au grand prêtre qui l'adjure de dire s'il est le Christ, les évangiles présentent des réponses différentes et ambiguës. À

Pilate² qui lui demande *es-tu le roi des Juifs ?* (en clair : te revendiques-tu d'un titre messianique ?) Jésus répond : *tu l'as dit*. Il était pourtant si facile de répondre non. Jésus n'a pas restauré le royaume de David et affirmé au contraire, au risque de décevoir son entourage, que son royaume n'était pas de ce monde. Ce n'est pas l'attitude qu'on est en droit d'attendre du messie libérateur juif tant attendu. Des auteurs ont envisagé que Jésus ait pu être victime des déceptions³ qu'il avait provoquées, autant que des craintes qu'il avait suscitées, et que son charisme conjugué aux circonstances ait conduit des partisans zélés à présenter un sage et un prophète sous les traits d'un candidat à la messianité. Jésus se serait-il laissé « embarquer » dans un rôle politique qu'il n'avait pas réellement souhaité, car Christ est un titre royal qui peut comporter des dangers quand cette revendication n'est pas appuyée par une force armée. Dès lors, la sanction devenait immédiate, car le messie-roi devenait une menace pour tout le monde : Hérode qui ne pouvait accepter la prétention royale, le Temple qui ne pouvait accepter la prétention messianique, Rome qui ne pouvait tolérer des troubles et un risque de déstabilisation d'une région stratégique. Dans cette affaire qui fait intervenir les parties prenantes au plus haut niveau, Jésus aurait été victime d'un malentendu dans une époque sans pitié, peut-être trahi par un Judas déçu.

Le sens paulinien du mot Christ où il est essentiellement question d'un ressuscité est incompatible avec le sens juif d'origine, car le fait d'être ressuscité de fait pas de Jésus le prêtre-roi d'Israël. Pourtant les premiers chrétiens l'ont largement utilisé pour justifier leur prétention au statut de Christ. Paul nous dit :

Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication et vaine aussi votre foi à tous !
1 Co 15,14

... comme si la vie, les actions et les discours de Jésus étaient d'une médiocre importance. Mais c'est bien ce que pense Paul. Ou alors, Paul pense à autre chose. On est en droit de se demander sur quelles bases Jésus aurait réuni de nombreux partisans de son vivant et ce qu'avaient en tête les disciples et les foules qui ont suivi ce Christ pas encore ressuscité. Cette « théologie » directe de Jésus est assez peu visible dans les discours tels que les évangiles nous les révèlent. Les différents courants chrétiens modernes s'appuient davantage sur l'interprétation que sur des bases solides qui auraient été conservées par les sources.

² Il est remarquable que la question posée soit strictement la même dans les quatre évangiles.

³ C'est l'hypothèse de Boismard pour expliquer que les Juifs, déçus, se sont détournés de Jésus. M.-É. Boismard — À l'aube du christianisme — éd.Cerf

Jésus dit le Christ

... ou qu'on appelle Christ : cette terminologie qu'on retrouve parfois nous met en présence de deux conceptions cumulées. Certains Juifs attendent un Christ-messie et parmi les « supporters » de Jésus, il s'en trouve pour dire que c'est leur Jésus qui est celui-là. Car le premier siècle et le début du deuxième ont connu bien des candidats à la messianité signalés par les historiens : le berger Athrongée, Judas de Gamala et sa famille, un messie samaritain, Theudas, Menahem, un juif égyptien, Dosithée, Elkasai, Serenus, Abraham, Aboulafia, Salomon Milcho, Salbattaï Levi, Apollonios de Tiane ou plus tardivement Bar Kochba. De nombreux passages des évangiles et des Actes font déjà état de tels débats et annoncent que de nombreux faux prophètes, faux messies et « trafiquants du Christ » se présenteront et qu'il convient d'être méfiant.

Face à cette attente générale, le divorce entre le judaïsme et les premiers chrétiens portera essentiellement sur ce point : les chrétiens ont reconnu⁴ en Jésus le Messie juif attendu, alors que les juifs disent qu'il est encore à venir. Flavius Josèphe reprend l'expression quand il cite la mort de *Jacques, frère de Jésus qu'on appelle Christ*. Josèphe envisage-t-il alors un Christ juif messianique ou un sauveur ressuscité ? Il est difficile de deviner à quelle notion Josèphe fait référence et également difficile de savoir quelle était alors la nature du débat dans les milieux chrétiens. Mais on a du mal à imaginer que Josèphe ait fait de Jacques le Juste le frère d'un Christ paulinien sauveur et rédempteur de l'humanité. Même si ses écrits sont suspects d'interpolations, il n'est pas impossible que son propos soit authentique et relève du témoignage indirect. Il s'agirait alors du souvenir entretenu par la communauté de Jérusalem d'un Jésus activiste nazôréen qui se serait revendiqué Christ et l'aurait payé cher.

Jésus-Christ

Ce concept théologique et dogmatique qui a pour source le vocabulaire paulinien a été progressivement élaboré et approfondi pendant des siècles, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, principalement à partir des écrits pauliniens et de l'évangile de Jean. Les conciles œcuméniques ont eu pour tâche essentielle de définir les contours de ce Jésus-Christ : un Jésus vraiment homme ayant vraiment souffert, et Christ vraiment Dieu, ce qui a donné lieu à la théorie des hypostases.

⁴ C'est notamment la conception des primochrétiens ou judéo-chrétiens, appelés tour à tour Nazôréens et ébionites, issus de la première Église de Jérusalem conduite par la famille de Jésus.

La version définitive, très tardive, a conduit à un schisme entre l'Église d'Orient et celle de Rome en 1054. Il s'est alors passé bon un millénaire depuis l'époque de Jésus. Outre la question de l'autorité et de la suprématie de l'évêque de Rome, il fallait aussi purger la querelle qui portait sur le « *flioque* » : alors qu'on disait généralement « je crois dans le Saint-Esprit qui procède⁵ du Père », l'habitude s'était installée dans l'Église d'occident d'ajouter « *et du Fils* ». La question était véritablement délicate : le Saint-Esprit procédait-il du Père et du Fils, ou du Père seulement ? Les personnes de la Trinité étant consubstantielles et coéternelles, la logique⁶ était du côté de l'Occident. Mais les textes, la pratique et la tradition étaient du côté de l'Orient. Convenons qu'en ce qui concerne le personnage de Jésus, nous sommes bien loin de l'histoire.

Du Chrestos bon au Christos oint

Un des premiers témoignages dont nous disposons, qu'il soit véridique ou pas, évoque un Chrestus à Rome. On ne peut savoir si Suétone qui écrivait en latin traduisait alors le mot grec Chrestos qui désigne *le bon*, ou Christos qui traduit le Messie oint, successeur de David. Car dans la littérature chrétienne, nous trouvons les deux. C'est Tertullien, sans doute gêné par cette ambiguïté, qui nous signale dans son Apologétique (vers 197) les deux interprétations :

Le mot Christianus, au contraire, à considérer son étymologie, dérive du mot « onction ». Même quand vous le prononcez de travers Chrestianus — car vous n'avez pas même une exacte connaissance de ce nom — il signifie à la fois « douceur et bonté ». On hait donc chez des gens inoffensifs un nom qui est tout aussi inoffensif.

On ne contestera pas à Tertullien son art de la récupération qui lui permet de passer du Chrestos bon au Messie-Christos oint, en omettant d'évoquer la traduction directe qui suggère aussi « *messianiste* ». Tertullien consent à nous en dire un peu plus sur sa nature :

XXI.3 Il n'est pas jusqu'au peuple qui ne connaisse déjà le Christ comme un homme ordinaire, que les Juifs ont condamné comme tel, de sorte qu'on sera tenté de nous prendre plutôt pour des adorateurs d'un homme. En vérité, nous ne rougissons pas du Christ, puisque nous sommes fiers d'être rangés sous son nom et d'être condamnés pour son nom ; et pourtant nous n'avons pas de Dieu une autre

⁵ Encore un mot inventé afin de marquer une différence entre des hypostases qu'on affirme par ailleurs égales. De même que peut paraître bizarre l'idée que le Fils soit engendré (pas créé) du Père, alors qu'ils sont coéternels. À défaut de le comprendre, il convient de l'apprendre par cœur.

⁶ On pourrait aussi se demander pourquoi le Saint-Esprit devrait procéder de quelqu'un.

conception que les Juifs. Il est donc nécessaire que je m'explique en quelques mots sur le Christ considéré comme Dieu ».

En effet. L'explication qui suit est édifiante : les Juifs disposaient d'un privilège auprès de Dieu en raison de la justice et de la foi de leurs premiers pères. Mais enflés de confiance dans ces mérites anciens, ils se sont écartés de la loi divine et leur malheur d'aujourd'hui le démontre assez bien. Les saints oracles qui leur avaient annoncé ces malheurs leur annonçaient également la venue de Celui qui viendrait renouveler la loi :

7. Il est donc venu Celui qui, suivant les prophéties, devait venir pour renouveler cette loi et pour la mettre en lumière, le Christ, Fils de Dieu.

Tertullien mentionne sa naissance originale :

Mais le Fils de Dieu n'a point de mère par un commerce impudique ; et même la mère que nous lui voyons n'était pas mariée.

À la lecture de Tertullien, il est assez évident que ce Christ-Dieu a peu de chose à voir avec l'existence historique d'un Jésus homme dont Tertullien ne connaît apparemment rien de la biographie. C'était pourtant bien le moment d'évoquer, évangiles à l'appui, les aventures, les œuvres et les discours de cet homme remarquable, Christ et Fils de Dieu. Mais Tertullien ne parle pas de Jésus et ne cite pas les évangiles. Il ne les mentionne même pas, ce qui est étrange, car à cette époque, l'existence des quatre évangiles est considérée comme attestée d'après la tradition, via Irénée, Tatien et le canon de Muratori. On perçoit au travers de tels détails que les évangiles n'ont pas réglé la question de la nature de Jésus et que tout cet appareil christique est de conception tardive. Pour résoudre l'épineux problème qui déchire les chrétiens, toute l'énergie de l'Église des IIe et IIIe sera consacrée à la dénonciation des hérésies, tout comme les IVe et Ve siècles l'accapareront dans la querelle christologique des hypostases. Tertullien nous apporte un indice supplémentaire de la rédaction et de la diffusion tardive des évangiles. Dans la suite de son propos, il cite le Logos, et décrit la manière dont la conception a pu se dérouler :

14. Donc ce rayon de Dieu, comme il avait été toujours prédit auparavant, descend dans une Vierge et, s'étant incarné dans son sein, il naît homme mêlé à Dieu. La chair unie à l'esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et voilà le Christ. Acceptez pour le moment cette « fable » (elle est semblable aux vôtres), en attendant que je vous montre comment le Christ est prouvé et quels sont ceux qui ont fait circuler d'avance parmi vous des fables de ce genre, pour détruire cette vérité.

La suite du récit est une démonstration de l'aveuglement des juifs qui privés par châtement de la sagesse et de l'intelligence, et de l'usage des yeux et des oreilles, n'ont vu en Jésus qu'un homme et le prirent pour un magicien à cause de sa puissance. Et ils le livrèrent à Pilate « *qui était lui-même déjà chrétien dans le cœur* ». Une fois de plus, c'était l'occasion pour Tertullien de citer les évangiles. Mais il ne semble pas très au fait de la légende évangélique... en 197.

Occurrences de différents mots significatifs

Par l'étude de la fréquence de certains termes ou expressions, il est possible d'apercevoir rapidement les différences de style entre les textes ou les auteurs. Cet exercice est très parlant et riche d'enseignements sur la genèse des textes, le contexte et la période de leur composition.

Le mot ***vierge*** par exemple apparaît dans le Nouveau Testament six fois, dont deux fois dans les récits de l'enfance. Un verset de Matthieu cite la Septante (la vierge sera enceinte) qui est une mauvaise traduction du terme hébreu qui signifie jeune fille, et Luc seul désigne expressément Marie⁷. Et hormis ces deux petites mentions, il n'est question nulle part de vierge Marie, ni dans Marc ou Jean, ni dans les Actes, réputés écrits par Luc, ni dans les épîtres de Paul, de Pierre, de Jacques, Jean ou Jude. Quand on voit à quel point le personnage de la vierge Marie est devenu central dans la religion catholique, on peut s'interroger sur la solidité de cette croyance issue de la tradition bien plus que de l'écriture. À quelle époque est-elle née ? Jésus serait peut-être le premier surpris.

Le mot ***Juifs*** aussi connaît une distribution étrange : présent seulement 5 fois chez Matthieu, 5 fois chez Luc, et 6 fois chez Marc, on le retrouve dans 65 versets de l'évangile de Jean, et dans des termes qui laissent la forte impression que ces gens sont des étrangers. Et bien que le mot soit rare chez Luc, il figure 70 fois dans les Actes. En revanche, il est peu fréquent chez Paul. Est-ce pour une raison de milieu ou d'époque ?

Le mot ***grâce*** se retrouve 11 fois dans les évangiles, mais il est absent de Marc, le plus ancien, et aussi de Matthieu. Il est présent dans 16 versets des Actes. Il appartient clairement au vocabulaire paulinien puisqu'on le retrouve 80 fois chez Paul. Mais pourquoi les évangélistes ne l'ont-ils pas repris ?

⁷ Lc 1,26-27 : Or au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée qui avait pour nom Nazareth, à une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie.

Le mot *évangile* (euaggelion) est présent 73 fois dans le Nouveau Testament : 8 fois dans Marc, 4 fois dans Matthieu. Mais il est inconnu de Luc et de Jean. Comment peut-on expliquer une telle absence ?

Le mot *sauveur* est présent dans l'Ancien Testament : 2Samuel, Psaumes, Jérémie et Osée, une fois chacun, et dix fois dans Isaïe. La filiation est donc évidente. Qu'en est-il du Nouveau Testament ? Marc = 0, Matthieu = 0, Luc = 4 et Jean = 1. Mais on le retrouve 19 fois dans les épîtres, notamment celles de Tite et 2 Pierre. Le Sauveur est bien un concept tardif tiré d'Isaïe. On rappellera que le mot sauveur est la traduction du nom même de Jésus et que la citation de ce nom est tardive.

Le *Seigneur*, mot plutôt rare chez Marc, est omniprésent chez les autres évangélistes et dans les épîtres. Si Marc est bien premier, on observe donc une amplification via les autres sources primitives.

L'étude de l'occurrence du mot *Christ* suscite aussi des interrogations. Le terme est absent de l'Ancien Testament y compris de la Septante écrite en grec, alors que toute l'argumentation des chrétiens porte sur le fait que le messie ou Christ qu'est Jésus était attendu, prévu, espéré, et que Jésus est la réalisation des prophéties de l'Ancien Testament. Et on utilise alors un mot nouveau, inconnu de cet Ancien Testament censé annoncer sa venue. Pourtant, le mot « oint » apparaît de nombreuses fois, et précisément dans ce sens. On peut se demander pourquoi ceux qui cherchaient à prouver la continuité des traditions ont changé le vocable.

Le mot *Messie* est absent de l'Ancien Testament et ne se rencontre que deux fois dans le nouveau, dans l'évangile de Jean, le plus tardif : Jn 1,41 et Jn 4,25 :

Ce fut lui qui rencontra le premier son frère Simon et lui dit : nous avons trouvé le Messie, ce qui signifie Christ⁸.

La femme lui dit : je sais que le Messie doit venir, celui qu'on appelle Christ⁹, quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

On pourrait longuement dissenter sur l'étrangeté de ces propos qui fleurent bon l'explication de texte, sur ce Messie qui signifie Christ, ou qu'on appelle

⁸ Il s'agit d'un dialogue entre deux apôtres, André et son frère Simon, futur Pierre. En quoi ont-ils besoin de donner l'équivalent grec ?

⁹ Curieuse phrase dont on se demande en quelle langue elle a été prononcée ; et même remarque à propos de Christ et de sa traduction.

Christ, sachant que les deux mots sont réputés être équivalents d'une langue à l'autre. Pour qui l'auteur de Jean se sent-il tenu de donner une telle explication ?

Le mot *Christ* apparaît donc 54 fois dans les quatre évangiles (Mc=7, Mt=16, Lc=12, Jn=19) et 24 fois dans les Actes. Il est présent en revanche plus de 370 fois dans les épîtres de Paul, 7 fois dans l'Apocalypse, et 46 fois dans les autres épîtres. Parallèlement, Paul ne connaît pas « Jésus » !

C'est dans Marc, l'évangile le plus ancien, que le mot *Christ* apparaît le moins souvent, et dans Jean, le plus récent, qu'il est le plus fréquemment cité. Des auteurs modernes soutiennent que l'ordre historique est Marc, Luc, Matthieu et Jean, ce qui correspond à l'expansion de l'occurrence du mot Christ. Mais le fait devient étrange quand on sait que les lettres de Paul sont réputées avoir été écrites avant les évangiles. Il en résulte deux questions : pourquoi le mot Christ, fréquent chez Paul, est-il relativement rare dans les évangiles s'ils ont été écrits après, et d'où Paul tient-il cette façon de désigner un Jésus qu'il ne connaît manifestement pas ? Car Paul ne nous parle pas de Roi-Prêtre d'Israël fils de David, mais d'un Christ ressuscité proche de celui de la gnose, Éon ou Christ-Dieu. Pour Paul, tout commence par une mort et une résurrection. Il en résulte un Christ façonné par les philosophes, un Dieu platonicien qui prêche le dualisme, un Dieu stoïcien qui nous engage à supporter, voire rechercher une vie dure, bref, un Christ très grec fabriqué à l'usage d'intellectuels hellénistes. Quel est le rapport avec l'héritage du Palestinien Jésus ?

Quant à l'expression complète *Jésus-Christ*, qui nous est si familière, elle se rencontre 54 fois dans le Nouveau Testament, sous une forme abrégée, variable selon les textes. Mais on ne la retrouve que cinq fois dans les évangiles. Elle est même absente de Luc¹⁰, pourtant compagnon de Paul. On la retrouve chez Matthieu et Marc dans des prologues qui fleurent bon l'ajout tardif :

Mt 1,1 : généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham,

Mt 1,18 : voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus-Christ.

Mc 1,1 : commencement de l'évangile de Jésus-Christ [fils de Dieu]

Jn 1,17 : car la Loi a été donnée par Moïse, la grâce¹¹ et la vérité sont venues par Jésus-Christ

¹⁰ En revanche, *Jésus-Christ* est présent 14 fois dans les Actes. On a du mal à croire que Luc soit vraiment l'auteur des Actes, en tout cas des versets en question.

¹¹ La présence de la grâce, concept paulinien, dans l'évangile de Jean est surprenante.

Jn 17,3 : or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.

Le verset Mc 1,1 qui sert de court entête présente aussi une des rares occurrences du mot *évangile*. Ce verset¹², ainsi que les deux versets équivalents de Matthieu sont considérés comme des ajouts tardifs. Mc 1,1 comporte d'ailleurs une intéressante variante textuelle : le codex Sinaïticus et quelques autres témoins anciens omettent la précision « fils de Dieu ». Si c'est un oubli, il est fâcheux. On pense plutôt à un ajout. Quant aux deux versets de Jean, à caractère particulièrement théologique, il ne fait pas de doute qu'ils sont aussi tardifs. Pour Jean, Jésus est un envoyé de Dieu sans qu'il soit dit qu'il est son fils. L'auteur a-t-il bien lu son propre prologue ? Son *Verbe* n'est-il pas précisément Jésus-Christ ? La même idée se retrouve dans la Didachè, œuvre dans laquelle le personnage de Jésus qui n'a rien de central est qualifié de « serviteur » de Dieu.

Vu le caractère douteux de ces rares occurrences, on peut soutenir avec la plus grande fermeté que l'expression Jésus-Christ est absente¹³ des évangiles.

S'il fait peu de doute que le Christ est un concept inventé par Paul, comment expliquer alors, si les épîtres sont antérieures à la rédaction des évangiles, et donc connues des évangélistes, que le mot Christ n'y apparaisse pas plus souvent, avec seulement 9 % des attestations dans des évangiles qui représentent la moitié des versets ? Est-ce parce que les matériaux évangéliques primitifs sont antérieurs aux lettres de Paul, comme l'affirment certains auteurs ? Mais alors, comment admettre avant Paul un christianisme sans Christ ? On est tenté de voir dans les lettres de Paul une œuvre plus tardive et très largement recomposée et réinterprétée, peut-être par Marcion qui apporta la collection entière à la communauté chrétienne vers 135. On aurait alors toutes raisons de douter de l'authenticité des écrits de Paul (certains sont contestés), qui comportent une théologie très personnelle et bien élaborée, fort éloignée de ce qu'a prêché Jésus, mais conforme aux concepts philosophiques hellénistes de l'époque. On citera

¹² « commencement de l'évangile de Jésus-Christ [fils de Dieu] »

¹³ Il en est de même de l'expression *Jésus de Nazareth* qui ne figure qu'une seule fois et sous une forme particulière : ce Jésus, celui qui vient de Nazareth. Dans toutes les autres occurrences, il est question majoritairement de Jésus *le nazôréen*, plus rarement *le nazarénien*. Ces éléments sont parfaitement connus des spécialistes qui n'hésitent pourtant pas à affirmer crânement contre toute évidence : nazaréen, nazarénien, nazôréen sont synonymes et signifient tous « originaire de Nazareth ». On pourra aussi évoquer les différentes orthographes de Nazareth : Nazara, Nazareth avec un tau final, Nazareth avec un thêta final, et même Nazarath.

l'exhortation obstinée à la soumission des esclaves et des femmes, que l'on retrouve également dans la première épître de Pierre, écrite dans un style très paulinien et qui comporte précisément une vingtaine de fois le mot Christ, soit davantage qu'aucun de nos évangiles.

Le Christ et l'histoire

La notion de Christ chez les chrétiens est donc une création paradoxale en dépit des apparences. Dans le judéo-christianisme des premiers temps, centré autour de Jérusalem, les croyants se réunissaient dans les synagogues et non dans des églises. Ils respectaient les préceptes de la religion juive tout en estimant que le messie était déjà venu en la personne de Jésus. On était alors chrétien en plus que d'être juif. Dans ces milieux, largement imprégnés d'esprit apocalyptique, on attendait la fin des temps et le retour du messie, c'est-à-dire d'un Christ juif classique, fils de David et restaurateur d'Israël.

Mais Jésus n'est pas devenu Christ en milieu judaïque. Le Christ tel que nous le connaissons est né en milieu helléniste. On est alors en droit de se demander pourquoi les pagano-chrétiens ont adopté un vocable qui les renvoyait au concept juif de messie ? La réponse moderne et convenue de la « bonne nouvelle de la résurrection » ne peut nous satisfaire, car on ne devient pas le messie d'Israël par une résurrection. D'autant que dans la religion juive, Dieu s'adresse aux hommes par l'intermédiaire des prophètes, et l'idée qu'il puisse avoir un fils est totalement saugrenue en plus que d'être scandaleuse. Nous sommes donc bien en présence de deux mondes, si ce n'est deux époques. D'autres dénominations furent ajoutées à ce Christ grec, notamment celle de sauveur. Ce mot qui est inconnu des évangiles de Marc et Matthieu, les plus hébraïques, est en revanche présent dans l'ensemble Luc/Actes, et particulièrement développé dans les autres écrits. Une telle présence chez Luc et dans les épîtres est un indice fort d'une élaboration ou d'une révision tardive en milieu grec. On y retrouve une analogie avec la présence des termes « christ » et « Jésus-Christ ». Quant à l'expression complète « Notre Sauveur Jésus-Christ », elle n'apparaît que dans les derniers écrits, et elle est largement considérée aujourd'hui comme anachronique.

Nous commençons à découvrir à quel point l'éloignement dans le temps a littéralement écrasé le lent processus de l'élaboration du christianisme.